

Aminata Sow Fall, romancière sénégalaise L'écriture et sa fonction de critique sociale

Fernando Lambert

Number 65, March 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lambert, F. (1987). Aminata Sow Fall, romancière sénégalaise : l'écriture et sa fonction de critique sociale. *Québec français*, (65), 20–22.

Aminata Sow Fall

romancière sénégalaise

l'écriture et sa fonction de critique sociale

fernando lambert

La production romanesque d'Aminata Sow Fall occupe une place de premier plan dans la littérature sénégalaise et la critique est unanime sur ce point. D'autre part, la carrière personnelle de l'auteure est exemplaire à plus d'un titre de l'émergence, en Afrique dite francophone, d'une écriture produite par les femmes.

Le parcours de l'ensemble de la littérature négro-africaine de langue française nous permet de constater que, de 1920 - année où Amadou Mapate Diagne livre *les Trois volontés de Malic* - jusqu'aux années 1970, l'écriture, en Afrique noire, a été une affaire d'hommes. Il est vrai que la scolarisation des femmes a été plus tardive et moins intensive, dans un premier temps, que celle des hommes. Pourtant, la première génération des femmes scolarisées n'a pas fourni d'écrivaines qui aient laissé quelque trace. Il a fallu attendre la deuxième génération de ces femmes pour que quelques-unes se manifestent par l'écriture. En 1976, Aminata Sow Fall et Nafissatou Diallo. En 1977, Lydie Dooh-Bunya. En 1981, Mariama Bâ. Depuis, d'autres sont venues.

Itinéraire

L'itinéraire d'Aminata Sow Fall épouse un cheminement très classique: naissance et études à Saint-Louis du Sénégal, poursuite des études à Dakar, puis en France, à la fois en interprétariat et en lettres modernes; de retour au Sénégal, enseignement à l'université, puis directrice du Centre d'étude des civilisations.

Comme bon nombre d'enseignants, Aminata Sow Fall est attirée par l'aventure de l'écriture. Dès le premier essai, en 1976, avec *le Revenant*¹, elle attire l'attention. À la différence du premier récit de sa compatriote Nafissatou Diallo, paru la même année, *De Tilène au Plateau*, une enfance dakaroise², dont le caractère autobiographique est très marqué, *le Revenant* nous fait entrer d'emblée dans la fiction romanesque. L'écriture, sensible et maîtrisée, est en prise directe sur le quotidien de l'Afrique actuelle, sans toutefois se confondre avec lui, sans non plus se limiter à lui. Dans une entrevue accordée à Françoise Pfaff, l'auteure décrit clairement sa relation au réel: « Je m'inspire d'abord de ce que j'observe et de ce que j'entends raconter autour de moi. C'est le point de départ, et le reste, je l'imagine³ ».

Un autre point éclairant, l'auteure est très consciente qu'en venant au roman elle s'inscrit dans une tradition africaine



de l'écriture. Toutefois, elle tend, dès sa première œuvre, à s'en démarquer, afin de contribuer au progrès de la production littéraire en Afrique. « En rentrant au Sénégal, précise-t-elle, je me suis dit que la littérature africaine devait évoluer et dépasser le stade de la réhabilitation de l'homme noir. J'ai pensé que l'on devait pouvoir créer une littérature qui reflète simplement notre manière d'être, qui soit un miroir de notre âme et de notre culture... je me suis mise à écrire en prenant comme modèle la société dans laquelle je vivais⁴ ».

Les trois romans qu'Aminata Sow Fall a publiés jusqu'à ce jour répondent pleinement au projet de l'auteure. Ils dépassent cependant l'humilité et la modestie des déclarations de celle-ci. Nous sommes bien en présence d'œuvres qui se classent dans la catégorie familière du roman social. Mais elles ne s'arrêtent pas au simple rôle de reflet d'une société. L'effet de miroir existe, - le lecteur sénégalais ou africain s'y reconnaît pour une large part, - mais il sert avant tout la critique sociale. La même modestie aidant, l'écrivaine sénégalaise se défend de toute intention didactique qui prolongerait l'une des fonctions du conte. Pourtant, chaque roman prend, comme point de départ, certains traits sociaux dont le traitement montre à l'évidence la fonction critique de chaque récit.

Le Revenant

Dès son premier roman, *le Revenant*, ce sont les grands moments de la vie des individus et du groupe social qui articulent le récit: le mariage, le baptême, le « tour des diriyanke », c'est-à-dire les réceptions rotatives données par les privilégiées de l'association des femmes fortunées, et aussi les funérailles. Ces événements se transforment dans la société du texte, à l'image de la nouvelle réalité africaine, particulièrement sénégalaise, en autant de phénomènes sociaux qui ont en commun d'entraîner des dépenses somptuaires. La société s'en trouve profondément transformée. Si les valeurs africaines continuent à régler les rapports sociaux, une nouvelle classe sociale s'installe dont les assises reposent sur la force aveugle et capricieuse de l'argent. La soif de promotion sociale qui, dans les circonstances, passe par un arrivisme effréné, impose aux relations entre les personnes, les familles, les groupes sociaux, des allures de transactions financières. Chacun est amené à évaluer les situations selon un réseau de critères de plus en plus complexe. « Situer l'autre par rapport à son origine, son rang social, sa famille, son travail, telle est la démarche fondamentale avant toute transaction matrimoniale⁵ ».

Le Revenant pose ainsi une nouvelle problématique sociale. L'ancienne société était monolithique et solidement hiérarchisée. La naissance constituait l'unique critère de classification sociale. On était bien né si le hasard faisait naître quelqu'un dans une « grande » famille dont le rôle social s'appuyait sur les acquis du passé. La nouvelle société, qui intègre d'autres critères, crée des rapports nouveaux. « Les uns, se retranchant derrière la naissance, le passé glorieux et le rôle historique des ancêtres, regardaient avec un certain mépris ceux qui ne devaient leur notoriété qu'à l'argent. Ceux-ci pourtant se croyaient les plus forts, et Yama aussi le croyait, qui vivait chaque jour le paradoxe⁶ ».

Au-delà de ces tensions sociales, c'est la dégradation de la personne qui constitue l'élément le plus dramatique. L'hypocrisie et le mensonge permettent de contourner tout ce qui peut gêner ou mettre en danger l'ascension sociale de l'individu. Bakar, le « revenant », a été pourtant le principal artisan de sa promotion sociale qu'il doit d'abord à son travail. Toutefois, son mariage est facilité par sa soeur Yama, devenue la femme d'un riche marchand. Tous deux, issus d'une modeste famille de menuisier, montent, grâce à l'argent, dans

l'échelle sociale. Bakar est la première victime de cette nouvelle société de consommation, de compétition, d'ostentation. Il trompe la confiance mise en lui par un détournement de fonds qui lui vaut la prison. À sa sortie, à cause des portes que lui ferme son casier judiciaire, à cause du vide qui s'étend autour de lui, il s'enfonce dans le monde des bars, des boîtes de nuit, dans l'alcool, jusqu'à ce qu'il soit renié par sa soeur Yama dont il compromet le statut, jusqu'à ce qu'il soit maudit par son père qui se considère déshonoré par son fils.

Bakar demeure cependant lucide et il porte un jugement impitoyable sur cette société qui le rejette: « Tout se passe à présent comme sur les planches, le naturel, la vérité n'ont plus droit de cité. C'est à celui qui se travestira le plus, qui feindra mieux, qui dissimulera avec plus de subtilité. Personne n'est plus soi-même et vouloir garder son intégrité morale, refuser de participer au mensonge social, est un risque sûr de se voir considéré comme un élément marginal⁷ ». Bakar décide de jouer jusqu'au bout le jeu truqué de cette société et il conçoit un plan machiavélique, celui d'assister à ses propres funérailles et de s'emparer d'un riche « sarax », ces sommes énormes offertes à la famille en deuil.


Ce premier roman est relativement court, mais le tableau social est chargé, ce qui entraîne comme conséquence que les choses sont davantage dites que montrées. Toutefois, même si la matière romanesque est abondante et complexe, le message n'en demeure pas moins clair: si, dans une telle société, l'ascension est rapide et permet d'atteindre les sommets, la chute est d'autant plus catastrophique et totale, parce que les bases sont à la fois fragiles et instables.

La Grève des Bâttu

Lorsqu'on considère les deux autres romans d'Aminata Sow Fall, il apparaît évident que cette première expérience d'écriture a été féconde. Les deux oeuvres qui suivent sont, en effet, centrées chacune sur un problème spécifique dont les conséquences sociales peuvent alors être scrutées plus en profondeur.

*La Grève des Bâttu*⁸ développe une dimension particulière de la société, l'imbrication du social et du politique. Même si quelques personnages se détachent, Mour Ndiaye, directeur du service de la salubrité publique, et son adjoint, fonctionnaire intègre et incorruptible, Kéba Dabo, de même que Salla Niang qui devient la leader des mendiants, c'est avant tout un groupe social qui est aux prises avec les représentants du pouvoir. En effet, les mendiants, qui depuis toujours exerçaient leur métier à travers la ville, font tout à coup l'objet d'une véritable chasse à l'homme. Le discours

MAINTENANT PARU

chez
 VÉZINA ÉDITEUR

Vous trouvez
que les règles
de grammaire sont
difficiles
à comprendre?

Détrompez-vous!

Consultez

**l'Aide-mémoire
grammatical**

de Michel Therrien.

Vous
découvrirez
que la
grammaire,
c'est
plus simple
que vous
pensez.



BON DE COMMANDE

DIFFUSEUR:

 **gaëtan morin**
éditeur

C.P. 965, Chicoutimi (Qc)
G7H 5E8 Tél.: (418) 545-3333

Aide-mémoire grammatical

_____ exemplaire(s) à 16,00\$ = _____\$

Chèque ci-joint Payable à la livraison

Nom _____

Adresse _____

**Vous pouvez aussi commander sans
frais en composant 1-800-463-9679.**

politique occupe alors tout le premier plan, au point de réduire ces gens au rang de « déchets humains ». On peut ainsi s'attaquer à ces « encombrements humains » et libérer la ville, en refoulant les mendiants dans les zones périphériques. La véritable motivation des responsables politiques révèle des intentions très peu nobles. C'est que le monde politique, comme la société dont il est issu, obéit avant tout au souci du paraître. Ce qui porte, c'est le regard de l'autre, c'est le regard de l'étranger. Les mendiants font fuir les touristes et l'État a besoin de devises. Le choix politique est clair: on cache ses plaies au lieu de chercher à les guérir. Il se trouve bien entendu quelques personnes en place qui réussissent à tirer des profits personnels de l'opération. Mour Ndiaye est promu Chevalier de l'Ordre des Méritants.

Toutefois, ce geste politique engendre des conséquences, étonnantes sans doute pour un étranger, mais d'une logique implacable dans une société profondément islamisée. L'analyse qui alimente la fiction est particulièrement bien conduite. D'une part, les mendiants sont blessés dans leur dignité d'homme: « Ils se sont toujours considérés comme des citoyens à part entière, et à ce titre ils n'ont jamais cherché à définir d'une manière particulière les liens qui les unissent à la société. Pour eux le contrat qui lie chaque individu à la société se résume ainsi: donner et recevoir. Eh bien, eux, ne donnent-ils pas leurs bénédictions de pauvres, leurs prières et leurs vœux⁹? » D'autre part, la société dans son entier se retrouve bloquée parce qu'un système d'échange est ainsi complètement enrayé. Non seulement l'aumône est un devoir religieux pour un musulman, mais les gestes de charité sont nécessaires à la bonne conscience des biens nantis. Ceux-ci, en effet, « ont besoin de donner la charité parce qu'ils ont besoin [des...] prières des [pauvres]; les vœux de longue vie, de prospérité, de pèlerinage, ils aiment les entendre chaque matin pour chasser leurs cauchemars de la veille et pour entretenir l'espoir d'un lendemain meilleur. Vous croyez que les gens donnent par gentillesse? Non, mais par instinct de conservation¹⁰ ».

La grève que déclenchent les mendiants place ainsi une bonne partie de la société dans une situation très inconfortable. Toute démarche importante étant précédée ou accompagnée d'une consultation auprès d'un marabout, il n'est plus possible, dans de telles circonstances, de s'acquitter des aumônes prescrites. Il n'y a plus de pauvres qui tendent leur « bâttu », leur écuelle, ni aux coins des rues, ni sur les places publiques. Il est sans doute possible d'aller les rejoindre dans les quartiers où on les a relogés.

Mais leur fierté bafouée ne les incite pas à rendre le service qu'on leur demande, celui d'accepter l'aumône, de sorte que la protection apportée par les prières des mendiants ne favorise plus les projets des demandeurs. Ainsi, il en coûte cher à Mour Ndiaye qui voit lui filer entre les doigts le poste tant convoité de vice-président de la République.

Voilà établies, dans la fiction, les conséquences d'une politique mal adaptée à certaines réalités sociales. La preuve est faite que les valeurs économiques ne peuvent primer sur l'homme, quel que soit son statut social.

L'Appel des arènes

Le troisième roman d'Aminata Sow Fall, *l'Appel des arènes*¹¹, reprend un thème privilégié du roman négro-africain, l'aliénation. Le message est posé clairement: « L'aliénation est assurément la plus grande mutilation que puisse subir l'homme¹² ». L'auteure réussit à lui conserver toute sa force et, visiblement, ce problème n'a pas encore trouvé une réponse satisfaisante. La focalisation de l'oeuvre est faite sur une petite famille: le père, Ndiogou, vétérinaire; la mère, Diattou, sage-femme; leur fils unique, Nalla. Les difficultés qui surgissent entre ces trois personnages et les tensions qui les divisent viennent de leurs rapports à la société.

Le père et la mère appartiennent à la génération de ceux qui ont étudié en Europe et qui sont revenus dans leur pays avec des connaissances et des valeurs nouvelles. De façon étonnante, ces gens semblent avoir perdu tout sens critique. Ils se coupent sans regret de leur famille, de leur milieu, de leurs racines culturelles, au lieu de s'employer à transformer ce qui doit être changé et à conserver ce qui fait leur spécificité. Les traits sont volontairement grossis.

C'est le fils qui se trouve confronté aux conséquences du choix des parents. Pendant le séjour de Ndiogou et de Diattou en Europe, Nalla a été confié à la garde de sa grand-mère, Mame Fari, qui l'a mis en contact avec le monde africain. De retour après quatre ans d'absence, les parents obligent leur fils à se séparer de ces « gens grossiers qui n'ont aucune civilisation¹³ ». Le drame de l'enfant éclate et devient le révélateur du drame de ses parents. Nalla refuse le monde qu'on veut lui imposer et il se tourne vers le monde de sa grand-mère, morte depuis. Il se lance à la reconquête du paradis perdu. Heureusement, il peut compter sur des alliés, des initiateurs: son maître, Monsieur Niang, les lutteurs André et Malaw. Le fils réussit contre ses parents à opérer son retour, à rétablir son équilibre, en retrouvant son monde fait de mythe et de poésie. L'exemple de Nalla entraîne le retour de son père,

alors que sa mère s'enferme dans son isolement.

Le cheminement de Nalla prend une valeur exemplaire: « Le cordon ombilical coupé avec la mère, mais renoué avec la grand'mère. Un signe de notre temps... La grand'mère, c'est encore la terre... Le lien avec la terre¹⁴ ». Le roman, parce que fiction, n'a pas comme fonction de proposer des solutions, mais il peut servir, comme le déclare l'auteure, à attirer « l'attention des gens sur certains problèmes¹⁵ ». *L'Appel des arènes* répète que « Cosaan [la tradition] se meurt¹⁶ », mais le roman montre aussi que, si le retour est difficile, il est encore possible.

Il ne fait pas de doute que la réception de ces trois romans a été particulièrement favorable. *Le Revenant* en est déjà à sa troisième édition et *la Grève des Bâttu*, à la quatrième. De plus, ce dernier roman a été retenu lors de la présélection du Goncourt 1979 et il a valu à son auteure le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire en 1980. Il est incontestable qu'Aminata Sow Fall sait conter et très bien conter. Son écriture est simple, mais dense et concise. Elle donne vie à une société dont l'équilibre et l'harmonie sont continuellement menacés, une société qui ne veut pas être emportée par le mouvement de la modernité et qui est, en conséquence, à la recherche de ses points d'ancrage propres. L'un de ces points est certainement la relation constamment affirmée à la collectivité. D'ailleurs, tous les points d'ancrage que l'on pourrait énumérer se rattachent essentiellement à un humanisme profond et qui rejoint tous les humains: « L'homme est le remède de l'homme¹⁷ ».

Notes:

- 1 Aminata Sow Fall, *le Revenant*, Dakar, Nouvelles Éditions africaines, 1976.
- 2 Nafissatou Diallo, *De Tilène au Plateau, une enfance dakaroise*, Dakar, Nouvelles Éditions africaines, 1976.
- 3 « Aminata Sow Fall: l'écriture au féminin », propos recueillis par Françoise Pfaff, dans *Notre librairie* (Paris), n° 81 (octobre-décembre 1985), p. 136.
- 4 *Ibid.*, p. 136.
- 5 Aminata Sow Fall, *le Revenant*, op. cit., p. 34.
- 6 *Ibid.*, p. 34-35.
- 7 *Ibid.*, p. 106.
- 8 Aminata Sow Fall, *la Grève des Bâttu*, Dakar, N. E. A., 1979.
- 9 *Ibid.*, p. 30.
- 10 *Ibid.*, p. 32.
- 11 Aminata Sow Fall, *l'Appel des arènes*, Dakar, N. E. A., 1982.
- 12 *Ibid.*, p. 67.
- 13 *Ibid.*, p. 65.
- 14 *Ibid.*, p. 86.
- 15 « Aminata Sow Fall: l'écriture au féminin », op. cit., p. 136.
- 16 Aminata Sow Fall, *l'Appel des arènes*, op. cit., p. 95.
- 17 *Ibid.*, p. 131.